

# Le drapeau noir flotte sur l'Assemblée

Jean-Paul Curnier, dans "La piraterie dans l'âme" (Lignes), montre la face obscure de la démocratie. A l'abordage !

**S**ACRÉS Athéniens ! Pour eux et pour les anciens Grecs, « un peuple libre est un peuple qui ne travaille pas ». Il vote, il délibère, il compte les voix. Mais d'où viennent ses richesses ?

Pauvre en ressources naturelles, Athènes a choisi l'« empire de la mer » : des raids, des conquêtes, pourvoyeuses d'esclaves et de taxes. Ainsi fonctionnait Athènes en son âge d'or, au siècle de Périclès, tel « un vaisseau pirate régnant sur la mer Egée ». Le prix de la philosophie, de la littérature et des beaux temples : une économie fondée sur la rapine et le partage du butin entre « hommes libres ».

De la Méditerranée, Jean-Paul Curnier saute vers les Caraïbes. Quel rapport ? Les pirates, les vrais, pratiquaient « un compagnonnage d'élite ». L'équipage pouvait révoquer un capitaine incompétent ou tyrannique. Curnier est ici dans le sillage de l'historien Marcus Rediker, exaltant, avec un brin de romantisme, la « démocratie » du drapeau noir. Mais la démonstration porte : entre ces équipages de rebelles, d'es-

claves en fuite, de paysans ruinés, d'une part, et les galions européens, razziant les peuples africains et amérindiens, d'autre part, qui étaient les plus redoutables pirates ?

Au moins, les flibustiers, « société de pillards qui pillent des pillards », ne s'embarrassaient pas de tartuferies. Ils avaient seulement le sentiment d'appartenir à « une singulière aristocratie », celle des « Frères de la Côte ». Ainsi, démocratie et piraterie sont comme les deux faces d'une même pièce.

Ce jeu trouble continue aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, quand les



PANCHO

sociétés colonialistes européennes sont « autant de bateaux pirates ». Le « nouveau monde » des Etats-Unis se fonde sur l'expropriation des Indiens et le dépeçage du Mexique. L'emblème des 13 Etats d'origine ? Un aigle à tête blanche, un pygargue, le plus altier des prédateurs. Pour être présentables, des origines si sanglantes demandent des alibis. Le plus solide s'appelle « religion ». Dès l'origine, les Américains se sont convaincus que, s'ils étaient là, « c'[était] que Dieu l'[avait] voulu ».

C'est pourquoi « l'athéisme

aux USA n'a aucun sens ». Car, si Dieu n'existe pas, le peuple américain n'est qu'une bande de « criminels mus par la seule cupidité ». Là encore, comme chez Périclès, la démocratie repose sur une « prédation massive », sublimée en société d'« égalité » et de « fraternité ». Curieusement, l'auteur ne pose pas la question : que deviennent les femmes dans un régime de « frères » ? La démocratie fait-elle une place à la « sororité » ?

Mais le livre taille sa route. Il n'oublie pas la « piraterie nouvelle » des multinationales, qui pillent aujourd'hui la planète avec l'assentiment tacite des citoyens-démocrates que nous sommes, assurés de consommer toujours plus. En échange d'un bulletin de vote de temps en temps, le pouvoir politique nous ôte, selon la belle formule de Tocqueville, « le trouble de penser et la peine de vivre ». Trompeuse tranquillité !

Et si les pirates gagnaient à tous les coups contre le naïf Astérix ?

Frédéric Pagès